"Les pauvres sont les portiers du ciel" : homélie du pape François pour la troisième journée mondiale des pauvres

18 novembre 2019
Print

Aujourd’hui, dans l’Evangile, Jésus surprend ses contemporains, et nous aussi. En effet, alors même qu’était loué le magnifique Temple de Jérusalem, il dit qu’il n’en restera pas « pierre sur pierre » (*Lc* 21, 6). Pourquoi ces paroles envers une institution si sacrée, qui n’était pas seulement un édifice, mais aussi un signe religieux unique, une maison pour Dieu et pour le peuple croyant ? Pourquoi prophétiser que la ferme certitude du peuple de Dieu s’écroulerait ? Pourquoi, à la fin, le Seigneur permet-il que s’écroulent des certitudes, alors que le monde en est toujours davantage privé ?

Cherchons des réponses dans les paroles de Jésus. Il nous dit aujourd'hui que *presque* tout passera. Presque tout, mais pas *tout*. En cet avant-dernier dimanche du Temps ordinaire, il explique que ce sont les *avant dernières* choses qui croulent, non pas les dernières : le Temple, non pas Dieu ; les royaumes et les événements de l'humanité, non pas l'homme. Les choses avant-dernières passent, qui semblent souvent définitives mais ne le sont pas. Il y a des réalités grandioses, comme nos temples, et terrifiantes, comme les tremblements de terre, des signes dans le ciel et des guerres sur la terre (cf. v. 10-11) : elles nous semblent faites pour la une des journaux ; mais le Seigneur les met en deuxième page. En première page reste ce qui ne passera jamais : le Dieu vivant, infiniment plus grand que tous les temples que nous construisons, et l'homme, notre prochain, qui vaut plus que toutes les chroniques du monde. Alors, pour nous aider à recueillir ce qui compte dans la vie, Jésus nous met en garde contre deux tentations.

La première est la tentation de la hâte, du *tout de suite*. Pour Jésus il ne faut pas courir derrière celui qui dit que la fin arrivera tout de suite, que « le temps est proche » (v. 8). Celui qui sème la panique et qui entretient la peur de l'autre et de l'avenir ne doit donc pas être suivi, car la peur paralyse le cœur et l'esprit. Et cependant, combien de fois nous laissons-nous séduire par la hâte de vouloir savoir *tout* et *tout de suite*, par la démangeaison de la curiosité, de la dernière information retentissante ou scandaleuse, par les histoires troubles, par les hurlements du plus énervé qui crie le plus fort, de celui qui dit "maintenant ou jamais". Mais cette hâte, ce *tout* et *tout de suite*, ne vient pas de Dieu. Si nous nous épuisons dans le *tout de suite*, nous oublions ce qui demeure pour *toujours* : nous poursuivons les nuages qui passent et nous perdons de vue le ciel. Attirés par le dernier tapage, nous ne trouvons plus de temps pour Dieu et pour le frère qui vit à côté. Comme cela est vrai aujourd'hui ! Dans la frénésie de courir, de tout conquérir et tout de suite, celui qui reste en arrière gène. Et il est considéré comme un rebut : combien de personnes âgées, d'enfants à naître, de personne handicapées, de pauvres sont considérés comme inutiles. On se dépêche, sans avoir souci que les distances augmentent, que la cupidité d'un petit nombre accroit la pauvreté d'un grand nombre.

Comme antidote à la hâte, Jésus propose aujourd'hui à chacun la *persévérance* : « C'est par votre persévérance que vous garderez votre vie » (v. 19). La persévérance, c'est aller de l'avant chaque jour avec le regard fixé sur ce qui ne passe pas : le Seigneur et le prochain. Voilà pourquoi la persévérance est le don de Dieu par lequel tous les autres dons sont conservés (cf. Saint Augustin, *De dono perseverantiae*, 2, 4). Demandons pour chacun de nous, et pour nous comme Eglise, de persévérer dans le bien, de ne pas perdre de vue ce qui compte.

Il y a un deuxième mensonge dont Jésus veut nous détourner, lorsqu'il dit : « Beaucoup viendront sous mon nom, et diront : "C'est moi". Ne marchez pas derrière eux ! » (v. 8). C'est *la tentation du je*. De même qu'il ne recherche pas le *tout de suite* mais le *toujours*, le chrétien n'est pas non plus un disciple du *je*, mais du *tu*. Il ne suit pas les sirènes de ses caprices, mais l'appel de l'amour, la voix de Jésus. Et comment reconnaît-on la voix de Jésus ? "Beaucoup viendront sous mon nom", dit le Seigneur, mais il ne faut pas les suivre : l'étiquette de "chrétien" ou de "catholique" ne suffit pas pour appartenir à Jésus. Il faut parler la même langue que Jésus, celle de l'amour, *la langue du tu*. Celui qui parle la langue de Jésus est celui qui ne dit pas *je* mais qui sort de son *je*. Et cependant, combien de fois, même pour faire le bien, règne *l'hypocrisie du je* : je fais le bien mais pour être reconnu comme bon ; je donne, mais pour recevoir à mon tour ; j'aide, mais pour m'attirer l'amitié de cette personne importante. C'est ainsi que parle *la langue du je*. La Parole de Dieu, en revanche, pousse à

une « amour sans hypocrisie » (*Rm* 12, 9), à donner à celui qui n'a rien à rendre (cf. *Lc* 14, 14), à servir sans chercher de récompense et de retour (cf. *Lc* 6, 35). Alors, nous pouvons nous demander : Est-ce que j'aide une personne dont je n'aurai rien à recevoir ? Moi, chrétien, est-ce que j'ai au moins un pauvre pour ami ?

Les pauvres sont précieux aux yeux de Dieu parce qu'ils ne parlent pas la langue du je : ils ne se soutiennent pas par eux-mêmes, par leurs propres forces, ils ont besoin de celui qui les prend par la main. Ils nous rappellent que l'Evangile se vit ainsi, en mendiants qui implorent Dieu. La présence des pauvres nous ramène au climat de l'Evangile, où sont bienheureux les pauvres en esprit (cf. *Mt* 5, 3). Alors, plutôt que d'éprouver du désagrément lorsque nous les entendons frapper à nos portes, puissions-nous accueillir leur cri comme un appel à sortir de notre je, à les accueillir avec le même regard d'amour que Dieu a pour eux. Qu'il serait beau que les pauvres occupent dans notre cœur la place qu'ils ont dans le cœur de Dieu ! En étant avec les pauvres, en servant les pauvres, nous apprenons les goûts de Dieu, nous comprenons ce qui reste et ce qui passe.

Revenons ainsi aux questions du début. Parmi beaucoup de choses avant-dernières, qui passent, le Seigneur veut nous rappeler aujourd'hui celle qui est dernière, qui restera pour toujours. C'est l'amour, car « Dieu est amour » (*1Jn* 4, 8), et le pauvre qui demande mon amour me conduit droit à lui. Les pauvres nous facilitent l'accès au ciel : c'est pourquoi le sens de la foi du Peuple de Dieu les a vus comme *les portiers du ciel*. Ils sont dès maintenant notre trésor, le trésor d l'Eglise. Ils nous entrouvrent en effet la richesse qui ne vieillit jamais, celle qui relie la terre et le ciel et pour laquelle il vaut vraiment la peine de vivre : l'amour.

URL source:https://fondationjeanrodhain.org/les-pauvres-sont-les-portiers-du-ciel-homelie-du-pape-francois-pour-la-troisieme-journee-mondiale